Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 68 (1929)
Heft: 7

Artikel: A propos de coquilles
Autor: J.P.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-222423

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

sol d'une vieille bâtisse qui flanque un des carrefours du village.

Il voudrait se marier, mais n'ose se déclarer à celle que son cœur d'enfant avait déjà choisie, à cette Germaine Robin qu'il regarde comme une perfection, une sorte de déesse semblable à celles qu'il a vues à la Fête des Vignerons. Il la voit bien au-dessus de lui, humble cordonnier gagnant largement son pain quotidien, c'est vrai, et soutenant ses parents, journaliers chargés de famille, puisqu'elle est la fille d'un paysan aisé, ayant écurie, grange, cave et grenier bien remplis. Il est d'après le poète :

Le ver de terre amoureux d'une étoile.

Amoureux, il ne sait pas au juste, mais il l'adore et la vénère comme une sainte de vitrail.

Il se mêle parfois aux jeunes gens de son âge et aux fêtes rustiques, ses camarades, Arthur Noller, Louis Dulac, Ernest Manet, s'avisent, un soir de bal, de lui faire boire quelques verres de vin — il en faut peu pour le sortir de son naturel. — Connaissant son penchant pour Germaine Robin et voulant s'amuser à ses dépens :

— Germaine danse bien, hein! lui dit Arthur.

— Pour sûr.

— Pourquoi ne danses-tu pas avec elle ? continue Louis.

— Elle t'apprendrait, ajoute Ernest.

— Je n'ose pas.

— Allons donc ! Elle n'est pas fière.

— Elle prenait ton parti, autrefois, quand nous étions gamins ; tu t'en rappelles ?

— Vous étiez bons amis.

— Je ne veux pas danser avec elle pour ne pas lui attirer des taquineries, ni qu'elle ait honte de moi, réplique-t-il.

— Je croyais que tu y tenais beaucoup, reprend insidieusement Louis.

— Buvons à sa santé et à son bonheur, propose Arthur.

Et les verres de se choquer et de se vider.

— Si j'étais à ta place, suggère Ernest, je lui ferais la cour.

— Je ne la laisserais pas prendre par un autre, et je connais quelqu'un qui tourne autour, avance Louis.

Julot se tait, se contentant de branler la tête et de regarder tour à tour chacun de ses compagnons, pour mieux saisir le degré de sincérité de leurs propos. Il a le vague sentiment qu'on le lance dans une voie tentatrice, où il pourrait bien perdre ses illusions.

— Que risques-tu ? conclut Arthur. Il faut oser. La chance est aux audacieux.

Brusquement, Julot se lève, jette un au revoir distrait, et s'en va dans la solitude de la campagne, ressasser les suggestions de ses amis et ruminer au moyen de les exécuter. Il se parle à lui-même, s'excite sous les effets du vin, gesticule, refait trois ou quatre fois le même chemin, s'adresse par moment à un tiers invisible qu'il essaie de convaincre, et rentre enfin chez lui après avoir arrêté sa détermination.

A quelques jours de là, Julot voit entrer dans son atelier en miniature Germaine Robin — qu'il attendait anxieusement — qui venait chercher une paire de chaussures paternelles données à ressemeler. Il fait appel à tout son courage pour balbutier, sans lever les yeux, oubliant le tutoiement familier :

— Mademoiselle Germaine, je voudrais vous dire quelque chose...

— Eh bien !...

— C'est... difficile et j'ai peur de vous fâcher.

Et ses doigts se crispent nerveusement sur le dossier de la chaise à laquelle il s'appuie.

— Allez seulement, si c'est nécessaire que je sache.

— Vous le savez peut-être ; ça se devine même quand ça ne se voit pas.

Et il la regarde furtivement d'un œil suppliant que l'émotion rend humide, comme elle fait perler la sueur à la racine des cheveux.

Germaine devine, en effet, mais par pitié pour le brave garçon qu'elle estime et dont elle veut atténuer la cruelle déception, elle lui dit joyeusement :

— J'ai trouvé ! Vous voudriez vous marier !

— Oh ! oui ! répond-il avec un immense soupir de soulagement et une esquisse de sourire qui ressemble à une grimace.

— Je sais avec qui et je vous félicite de votre choix.

— Ah !...

Et son sourire s'accentue en même temps qu'il détend ses traits ; son regard se relève plus largement ouvert, avec une interrogation. Il a de la peine à croire à son bonheur.

— C'est une brave fille, de bonne famille, modeste et travailleuse, qui sera une excellente femme de ménage. J'espère qu'elle vous agréera.

— Mais...

Une inquiétude le trouble ; il a la vague intuition d'un quiproquo.

— Parlez-lui sans tarder, reprend Germaine. Devant son hésitation :

— Que craignez-vous ? Un refus ? Vous n'êtes pas encore assez sûr de vos sentiments ?

— Oh ! « que oui ! » Seulement, si j'étais sûr d'être repoussé, j'aimerais mieux me taire.

— Un peu de courage, voyons ! Vous ne pouvez le savoir en vous tenant coi et muet. Vous n'affrontez pas de danger !

Comme lorsqu'ils étaient enfants, elle reprend son rôle de conseillère, tandis que le pauvre garçon rougit et pâlit tour à tour. Il éprouve une sorte de respect sacré, qu'un aveu de sa part lui paraît maintenant une profanation. Il sent toute la distance qui les sépare, et bégaie :

— Je n'ose pas.

— Ce n'est pourtant pas à elle à faire les premiers pas ; les rôles ne sont pas encore renversés chez nous.

— Ce serait plus facile pour moi. Après, ça irait tout seul.

— Eh bien! voulez-vous que je tâte le terrain, que je lui parle en votre faveur ?

Ahuri, il se demande où elle veut en venir, fait un geste qui peut passer pour un acquiescement. Elle continue :

— Depuis dix mois qu'elle est chez nous comme volontaire, nous avons eu le temps de nous connaître et de nous aimer.

Les yeux de Julot s'ouvrent en boules de loto; il commence à saisir et, de stupéfaction, il reste muet comme une carpe.

— Nous parlons, naturellement, souvent des jeunes gens de notre entourage, et Martha ne m'a pas caché que vous lui plaisez. Elle admire votre voix, votre activité, votre caractère réservé et vos cheveux bouclés. Je n'aurai donc pas de peine à la convaincre que vous l'avez remarquée et choisie, et que son bonheur sera en des mains sûres et bonnes, si elle veut bien vous le confier. C'est entendu, n'est-ce pas ? Vous n'irez pas battre froid et me déjuger, sinon je n'aurais plus d'estime pour vous, menace-t-elle en sortant.

— Oh ! « que non ! » et merci.

Notre Julot est abasourdi du résultat de l'entrevue. A demi penaud, il ne se reconnaît pas trop malade de cette substitution, dont Arthur et compagnie vont faire des gorges chaudes. Il finit par croire qu'on n'épouse pas celle qu'on adore.

Quelques jours d'attente inquiète, pendant lesquels sa gorge se refuse à chanter. Puis, un beau matin, un sourire de Martha avec un petit signe de tête, qu'il interprète comme une réponse favorable, lui rendent toute sa bonne humeur et toutes ses chansons.

Nous nous entendrons parfaitement, elle parle déjà bien le français ; et puis je le lui apprendrai. Quant à son allemand, je n'en veux pas.

A. Gaillard.

Propos médicaux. — Le docteur Lachaux est un des fervents de la gymnastique rationnelle et de la culture physique. Il recommande notamment de ne pas s'attarder à table.

— Le tiers de ce que nous mangeons suffirait à nous faire vivre, répète-t-il souvent.

— Oh ! lui répondit un jour quelqu'un, à quoi donc servent les deux autres tiers ?

— A faire vivre les médecins.

A PROPOS DE COQUILLES

D'UNE manière générale les journalistes ont bien tort d'essayer de rectifier les coquilles qui se glissent parfois dans leur prose éphémère, et je ne manque jamais d'observer cette règle. Il ne faut pas faire au lecteur l'injure de supposer qu'il est incapable de rétablir par lui-même les erreurs qui viennent agrémenter fréquemment d'une fantaisie inattendue les articles les plus graves ou les plus légers. Il ne convient pas non plus de s'attribuer une importance illusoire : car, comme le bambin qui s'amuse à édifier, sur la plage, des châteaux de sable fragiles, le journaliste écrit sur l'eau des pages sans lendemain.

Toutefois, puisque les exceptions confirment les règles, je romprai aujourd'hui avec mes habitudes :

Dans un dernier article publié ici même sous le titre « Chez le photographe », on m'a fait dire que les premiers communiants avaient des allures de jeunes filles en robes claires, phrase qui, je le jure solennellement, n'est jamais tombée de ma plume.

Ceci n'est rien. Cela pouvait tout juste faire croire qu'en composant mon article, j'étais sous la déplorable action de trop copieuses libations. Et ma réputation de sobriété est trop au-dessus de pareilles atteintes pour qu'elle en soit ternie.

Mais on m'a fait dire quelque chose de bien plus grave : On a imprimé tranquillement : « ... fronts qui s'inclinent, fronts qui pensent, bouches qui s'entr'ouvrent, *époux qui se posent tout droit...* »

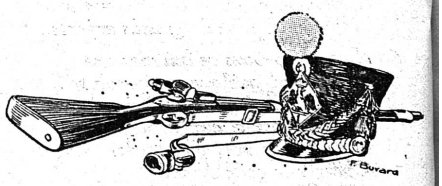
Mes lecteurs, si j'en ai, et mes lectrices encore davantage, ont dû frissonner d'angoisse devant la déplorable équivoque. Ces « époux qui se posent tout droit » me sont, si j'ose dire, restés sur l'estomac. Ce n'est pas «époux» que j'avais écrit, mais « Yeux », ce qui, on me l'accordera, donne à la phrase un sens tout différent, et beaucoup plus convenable.

Les typos jouent quelquefois, sans le vouloir d'ailleurs, les tours les plus pendables aux journalistes, qui, il faut le reconnaître, en sont le plus souvent les grands coupables :

Une majesté illustre, et chargée d'ans autant que d'honneurs, se trouvait à l'article de la mort. Les journaux donnaient chaque jour un bulletin de santé. Un matin, alors que Sa Majesté allait mieux, un journal gouvernemental et bien pensant, publia gravement en manchettes : « Le vieux persiste. » Les lecteurs suffoquaient d'indignation et le rédacteur en chef s'arrachait des poignées de cheveux. Une coquille avait déformé « mieux » en « vieux ». Il fallait écrire : « *le* mieux persiste ! »

Cela faisait évidemment une différence !

J. P.



NAPOLÈON ET L'ORMONAN

L'HISTOIRE est de mon ami Charles Dulex d'Ollon qui la tient de ses aïeux par le fil de la tradition ; il n'y a donc pas de raison de douter de son authenticité quoiqu'elle semble avoir été forgée en vertu de cet esprit de « *chine* » régionale qui se manifeste parfois dans le grand district à l'égard de nos excellents compatriotes de la haute vallée.

L'empereur, raconte Charles, faisait volontiers, au cours de ses campagnes, une tournée de bivouac afin de s'entretenir familièrement avec ses grognards. Il lui arriva, une fois, de lier conversation avec un suisse de la Grande Armée qui répondait au nom de Jean Genillard.

— De quel pays es-tu ? interroge Napoléon.

— Sire, je viens des montagnes d'Helvétie! répond l'homme, flatté des attentions de César.